

# Le point de vue situé

Par Isabelle Clair

Conversation *Penser en féministe*, 15/11/2025

Mode d'emploi, un festival des idées

La théorie du « point de vue situé » place la critique féministe à un niveau épistémologique. Quand on parle d'épistémologie, on se pose la question suivante : comment faire pour comprendre et rendre intelligible le réel de la meilleure façon possible ? C'est une question qui se pose dans tous les domaines scientifiques.

La réponse féministe à cette question, c'est qu'on ne peut pas prétendre produire de la bonne science, si on fait comme si la position sociale et notamment le genre des personnes qui produisent des connaissances scientifiques n'avait pas d'effet sur le contenu de ces connaissances ; autrement dit, selon l'épistémologie féministe du « point de vue situé », il revient aux scientifiques de situer de manière active leur point de vue sur le monde à chaque fois qu'ils et elles produisent des connaissances sur le monde. Au fur et à mesure des réflexions sur ce sujet la position sociale s'est également définie par la place qu'on occupe non seulement au regard du genre mais aussi au regard de la norme hétérosexuelle, de la race, de la classe, du validisme, de la domination adulte...

Pourquoi une telle situation ou localisation du savoir est-elle nécessaire pour produire une meilleure science ?

D'abord parce que cette position est révélatrice d'une certaine expérience vécue des rapports de domination ; selon l'expérience que l'on a soi-même du monde social, on ne pose pas les mêmes questions, on n'utilise pas les mêmes théories scientifiques, on ne s'intéresse pas aux mêmes choses et on n'interprète pas de la même manière ce que l'on observe. Du côté des sciences sociales, par exemple, pendant très longtemps, seuls des hommes pouvaient occuper la position de savants et ces hommes ne se sont intéressés qu'à la réalité sociale et historique d'autres hommes, en laissant totalement de côté la vie des femmes dans leurs livres et leurs articles.

Mais ce n'est pas tout. Notre position sociale (de genre, de sexualité, de race, de classe...) n'est pas seulement un lieu à partir duquel on voit différemment le monde parce qu'on y vit différemment. C'est aussi une position hiérarchique. Non seulement on voit, on pense, on parle différemment selon que l'on est un homme (blanc, hétérosexuel, occidental, valide) ou une femme (entre autres caractéristiques sociales) mais on a des intérêts ou des priviléges différents. Et cela aussi agit sur les connaissances que l'on produit. Ainsi, pour reprendre l'exemple des sciences sociales, non seulement pendant des générations des hommes ont produit des livres et des articles (presque) exclusivement consacrés à la réalité historique, sociale, économique d'autres hommes mais ils l'ont fait sans penser et sans dire qu'il s'agissait d'hommes ; cela tenait notamment au fait que ces savants ne se pensaient pas eux-mêmes comme des hommes. C'est un effet typique de la domination : quand on occupe une position de domination, on est au centre : tout ce qui nous ressemble est la référence, paraît neutre, n'a pas besoin d'être situé.

Pour illustrer l'intérêt scientifique de la critique féministe du point de vue situé, je vais finir par un petit exemple dans mon propre travail de recherche, en sociologie.

Pendant plus de vingt ans, j'ai mené des enquêtes sur l'expérience de l'amour à la fin de l'adolescence : dans des cités d'habitat social, puis en milieu rural, enfin dans la bourgeoisie parisienne. J'ai suivi environ 150 jeunes, filles et garçons, dans leur quotidien, pendant plusieurs années sur chaque terrain. Ce n'est que sur mon dernier

terrain, dans la bourgeoisie parisienne, en discutant avec des garçons gays, que je me suis rendu compte que le foot était quelque chose de très important pour comprendre le groupe des garçons hétérosexuels, dans toutes les classes sociales, jusque dans leur rapport à l'amour et au couple : s'intéresser au foot, en parler, faire du foot est au cœur des liens entre garçons hétérosexuels (y compris dans la bourgeoisie), c'est donc aussi un moyen d'exclure les garçons gays de leurs liens, un marqueur de virilité, et une activité qui est en concurrence directe avec les activités conjugales (et permet de les dénigrer). Or j'étais totalement passée à côté dans l'analyse de mes terrains précédents : parce que mes collègues hommes et hétérosexuels qui avaient déjà écrit sur les garçons de classes populaires, parlaient toujours de foot à un moment ou à un autre de leurs comptes rendus d'enquête, mais comme si cela allait de soi et surtout jamais en lien avec leur sexualité ; et moi, en bonne fille hétérosexuelle qui ne s'intéressait pas au foot, je ne m'y suis pas intéressée non plus dans mon enquête. En réécoulant, de manière critique, tous mes entretiens depuis le début des années 2000, je me suis rendu compte que les jeunes m'avaient parlé de foot tout le temps : les garçons dans la description de ce qui comptait ou devait compter dans leur vie (puisque beaucoup de garçons adorent le foot mais une partie d'entre eux se forcent à s'y intéresser) et les filles pour s'en plaindre comme d'une activité qui détournait leurs petits copains de leur couple et d'elles-mêmes. Je me suis rendu compte aussi quand ils et elles me parlaient de foot, je changeais systématiquement de sujet. Il n'est dès lors pas étonnant que j'en ai ensuite rien dit dans mes articles sur mon enquête.

Seule l'analyse rétrospective de mon travail, nourrie par les propos de garçons dissidents au sein de leur propre groupe social en raison de leur homosexualité, m'ont permis de revenir sur mes propres impensés. Ce travail réflexif m'a été très utile (sur ce sujet et sur d'autres) mais certains de mes collègues (hommes) n'ont pas apprécié que j'écrive sur ce sujet (ils s'en sont beaucoup plaint) parce qu'il leur a semblé beaucoup trop intrusif (et pas du tout scientifique) que, critiquant mon propre travail, je puisse critiquer le leur à l'aune de leur genre et de leur sexualité. La critique féministe est productrice de sens mais elle ne fait pas toujours plaisir ! Comme le dit une grande théoricienne féministe, Sara Ahmed, la critique féministe est « rabat-joie » !